

HUMEUR

Tout ce qui n'est point vers est prose.

Molière



TRIC TRAC



le bruit des choses heurtées

Mars 2022

n° 70

Comité de rédaction

Victor Aymé Lesage
Maryka B. Proulx
Marilou Bessette
Michèle Des Rosiers
Nelson Étienne Holland
Catherine Leblanc
Emma Létourneau
Olivier Lizotte
Alexe Martin
Camille Racicot
Émilie Séguin Lemieux
Marie-Laurence Therrien
Hubert Troli

Comité d'édition

Michèle Des Rosiers
Catherine Leblanc
Emma Létourneau
Camille Racicot
Émilie Séguin Lemieux

Crédits photographiques

Michèle Des Rosiers
Martine Lampron
Emma Létourneau
Camille Racicot
Marie-Laurence Therrien

Professeur-e-s

Dominic Auclair
Simon Bourgoïn-Castonguay
Alexandre Piché
Marie-Josée Riverin

Collaboration

Martine Lampron

Conception graphique

Dominique Rivard

La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiant-e-s du profil Création littéraire et de professeur-e-s de français. Elle paraît quatre fois par année.

Tou-te-s les étudiant-e-s du cégep du Vieux Montréal peuvent soumettre des textes (créés à partir des ateliers et des thèmes proposés par le comité de rédaction, ou non). Ces textes peuvent être en prose (maximum 400 mots) ou en vers (maximum de 50 vers).

Parution du prochain numéro : mai 2022

Faites parvenir vos textes (fichier Word) par courriel à trictrac@cvm.qc.ca.

N'oubliez pas d'inscrire votre nom, votre numéro de téléphone et votre matricule.

Le CANIF est ouvert du lundi au vendredi, de 9 h à 16 h.

Tric Trac n° 70

Volume 20, numéro 3

Mars 2022

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mars 2022

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM

Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet :
www.cvm.qc.ca

(3586)



TABLE DES MATIÈRES

notre invitée

MÉLANIE MICHAUD

HUMEUR

MARIE-LAURENCE THERRIEN

CAMILLE RACICOT

ALEXE MARTIN

HUBERT TROLI

NELSON ÉTIENNE HOLLAND

MARLÈNE CARON

VICTOR AYMÉ LESAGE

FÉLIX ROUSSEAU-GIGUÈRE

EMMA LÉTOURNEAU

ÉMILIE SÉGUIN LEMIEUX

MARILOU BESSETTE

MARYKA B. PROULX

MICHÈLE DES ROSIERS

OLIVIER LIZOTTE

CATHERINE LEBLANC



notre invitée

MÉLANIE MICHAUD

PRÉSENTATION

On pense souvent à la littérature comme à une chose solennelle, qui aborde les grands thèmes de la condition humaine et de l'histoire avec la gravité qu'ils commandent. Pourtant, il n'est pas rare que l'humour s'invite au sein des grandes œuvres. On n'a qu'à penser aux dialogues savoureux imaginés par Cervantes entre don Quichotte et Sancho Panza, à l'absurde des pièces de Ionesco ou aux personnages hauts en couleur de Michel Tremblay. Mais l'humour en littérature est différent de l'humour des cabarets ou des séries télévisées. C'est pour nous aider à y voir clair que nous avons invité Mélanie Michaud, qui nous a proposé différents exercices d'écriture pour élargir l'horizon de nos textes. Il en ressort des créations aux différentes « humeurs », rassemblées dans ce numéro du *Tric Trac* qui suscite, par moments, le sourire.

Romancière émergente, autrice de *Burgundy* (La Mèche, 2020), Mélanie Michaud a étudié le théâtre, le cinéma, mais aussi l'humour à l'École nationale. Après avoir travaillé notamment comme scénariste, comédienne et humoriste, elle se consacre aujourd'hui à ses projets de création.

HUMEUR



PLEUREZ OISEAUX DE FÉVRIER

Marie-Laurence Therrien

Chaque matin
je me lève poquée
à me demander pourquoi
hier encore
je me suis fait croire
qu'il n'y avait pas de lendemain.
Tellement hâte que le soleil
se lève avant moi
le soleil en vacances tout l'hiver
enweye, viens donc
plisser mes paupières
le ciel de la même couleur que la terre
le ciel trop haut pour les oiseaux
leur exode en chaleur
pis pour moi, c'est rien
qu'une piasse qui se boit bien
l'addiction, ça goûte bon
anxiété planifiée
regret passable
et peine passive
cours 101 : pogner le *shake* et bailler en même temps

Je faisais comment au primaire ?

PROCHAIN ARRÊT

Camille Racicot

Ne pas oublier de—

Simone m’attendait à huit heures, mais de toute façon, de toute façon—

Tiens, qu’est-ce que c’est, là, par la fenêtre ?

Je ne vois pas du tout ce qu’elle me trouve, Simone.

Voyez, prenons mes orteils. Si... On dit « affreux » ou « affreuses » ? Je ne sais plus. Les orteils, tout compte fait, ne sont que des appendices servant à attirer les coins de table. Pourquoi n’y a-t-il pas de table dans les autobus ?

Ce serait plus pratique pour :

- toucher du bois
- ne pas être assis devant rien
- ne pas renverser sa soupe, comme celle-là, elle en a partout
- ne pas—

Tiens, une valise qui s’enfuit entre les bancs. Ça court, ça court pour la rattraper et—

Quand on y pense, l’autobus roule deux fois plus vite quand on court après que lorsqu’on est assis dedans, vous ne trouvez pas ?

Ah oui, ne pas oublier de—

Mais qu’est-ce qu’elle me trouve, Simone ?

Tiens, quelle drôle de coupe de cheveux. Est-ce que Simone m’aimerait quand même avec ça sur la tête ou bien avec rien du tout, en fait, c’en est à se demander pourquoi Simone m’aime tout court. C’est vrai, je—

Mais qu’est-ce que ça freine sec, ça tourne les coins ronds, ça sacre, ça dépasse à droite, ça—

- donner mes cellules souches
- soulager mes inflammations articulaires
- libérer l'_____ en moi
- louer un BIXI pour véloter jusqu'à—

Véloter ? Est-ce un verbe ?

Qu'est-ce que mais qu'est-ce qu'elle me trouve ? Ah, ma beauté intérieure, qu'elle dit. Moi je dis que la beauté intérieure n'est qu'un concept inventé par les pichous pour se reproduire. Oh, et puis—

Il l'écoute fort, son Gerry Boulet, je ne m'entends plus penser. C'est peut-être mieux comme ça, dans le fond. Mais où j'ai mis mes, ah, voilà. Quelle invention fabuleuse que le porte-clefs : il permet de perdre toutes ses clefs d'un coup.

Plus que cinq arrêts. Moins de quatorze minutes.

Voulez-vous des faits littéraires amusants ? Non. Vous n'en voulez pas, je me parle tout seul. Saviez-vous que « quatorze » ne rime avec rien ? Et que « Institutionnalisation » est le plus long lipogramme en « e ». Perec a dû en abuser, si vous voulez mon avis. Même si vous ne le voulez pas, d'ailleurs. En fait, je ne l'ai même pas lu, alors—
Ça y est, on débarque.

Ah, j'oubliais—

L'ÉC(R)OULEMENT

Alexe Martin

Je lis la même phrase depuis deux heures. Les yeux barrés sur les mots que j'ai moi-même écrits. La phrase était ben correcte avant que je la lise quarante fois. Là, je vois plein de défauts que je voyais pas il y a une heure. Les lettres se brouillent une à une. Le papier gondole à cause de l'eau qui coule lentement dessus, comme pour me dire d'abandonner l'écriture, de faire autre chose, genre plombier. Genre le plombier qui est supposé venir depuis quatre mois. Quatre mois que mes pieds sont jamais secs. La voisine comprend pas que, quand elle fait splish splash dans son bain, ça fait splish splash sur mon bureau et donc sur tout ce qui me permettrait de payer le plombier. Essaie d'expliquer à tout le monde que tes feuilles sont mouillées parce que ta voisine de marde est pas capable de garder son eau pour elle et que le plombier de marde se pointe pas parce que tu l'as trouvé pas cher sur Kijiji. Tout le monde connaît un bon plombier beaucoup trop cher que tu peux pas te payer parce que tu as décidé d'écrire dans la vie et tu réalises que ton oncle avait peut-être raison finalement. Je prends ma feuille et pose mes fesses sur mon plancher, à l'endroit précis où l'eau coule pas. Ces endroits commencent à se faire rares. Il y a plus de seaux que de plancher dans mon appart. Ma feuille entre les mains, je regarde le plafond, humide depuis vraiment trop longtemps, qui commence à s'affaisser. Je me couche par terre, et regarde les morceaux tomber. Mon plafond s'écroule, et j'ai même pas arrangé l'estie de phrase.



FUCK LA MODE

Hubert Troli

Estie de mode vestimentaire à marde. Le style au Vieux, c'est la Sainte Trinité : « Au nom des Doc Martens, du sac Cocotte pis de la vapoteuse, le Seigneur te Beanie. Amen! » Je sais pas par quel miracle, mais les p'tits bums de L'Exode ont réussi à faire la synthèse de l'originalité et du conformisme le plus crasse : tout le monde a les mêmes tites bottes et les mêmes tits sacs, mais tout le monde les a dans une couleur différente de l'arc-en-ciel. C'est pas beau ça ? Tabarnak ! Un daltonien rentrerait dans l'école qu'il se croirait dans l'armée. Au moins il serait capable de reconnaître les gens par le visage, mais, pas de bol : le masque est bin à mode lui aussi !

Sinon, y'a les gothiques, les punks et les punks gothiques, sans oublier les gothiques punks qui, contrairement aux autres, se démarquent. On les croirait tout droit sortis de l'univers de Dracula. Seul bémol à leur look moyenâgeux : leurs vestes aux innombrables boucles de ceintures viennent du H&M, pis laissez-moi vous dire que le cuir dont elles sont faites n'a jamais vu de vache de son existence. Parlant de cuir, on me dit à l'instant qu'à force de changer de couleur de Docs chaque six mois, les étudiants ont conduit à l'épuisement professionnel les maroquiniers. Au fond je les comprends, ils doivent être tannés.

Ah pis une autre affaire, c'est les bottes à plateforme. Chaque année c'est à qui mieux mieux, à qui aura les échasses les plus longues, mais dans les escaliers, c'est une tout autre chose. Ça doit demander une concentration de

moins pour pas se tordre une cheville. Le prestige coûte cher : plus on s'élève, plus on tombe de haut.

Non mais sérieux, la mode met en danger la santé des étudiants. Ceux qui portent des sacs Cocotte se plaignent de maux de dos périodiques. Les autres chialent parce que leurs Docs sont inconfortables. À ces derniers je réponds qu'effectivement, des bottes à 200 \$ sans supports d'arches, ça supporte pas grand-chose d'autre que l'exploitation du tiers-monde pis le capitalisme que vous vilipendez à la moindre occasion.

Mais par exemple, il n'y a pas pire que les bobos quand vient le temps de parler mode. Se croyant plus créatifs que les autres, ils dénoncent dans leurs discours hautains ceux qui se plient aux exigences du conformisme, mais ne se rendent point compte qu'ils en sont les premières victimes. Restez sur vos gardes, vous pourriez avoir affaire à l'un de ces beaux parleurs, même à l'instant.

MARIE ET LE VIEUX

Nelson Étienne Holland

Au bout de la ligne verte, à la station Angrignon, un vieux secoue une fille de 20 ans pour la sortir de sa léthargie.

– C'est le terminus ma jolie, lève-toi !

Il l'empoigne fermement, avec cette robustesse qu'ont les vagabonds de son âge, et la sort du wagon. Elle le suit avec la confiance naïve d'une enfant perdue et ils quittent la station, enlacés comme un vieux couple.

Il lui prête attention, la relève quand elle se met à glisser vers le sol, encore bourrée.

– Je... je pense que je vous aime, professe-t-elle alors avec une étrange certitude.

– Tu m'connais pas, ma jolie.

Elle observe son visage passif, broyé par le froid et brisé par la misère de vivre. Il a souffert plus qu'elle, mais elle est plus émotive et impulsive.

Elle constate que ses caprices ne sont pas justifiés par une souffrance extraordinaire qui ne s'acharnerait que sur elle. Marie sent alors la honte handicaper son esprit. Son visage se crispe d'embarras et ses yeux se ferment pour éviter le regard fade de son amant.

Ses comportements autodestructeurs lui semblent maintenant complètement futiles. Qui est-elle pour se plaindre de la vie absurde ? Pour se saouler avec cette puérité bourgeoise ?

Après cette réflexion brève et confuse, elle conserve son point de vue d'origine : son élan de passion était valide, elle l'aime de toute son âme ! Marie veut le tenir, se réchauffer contre lui. Elle veut appuyer son corps voluptueux contre le torse du vétéran squelettique.

Soudainement, le vieux semble reconnaître quelqu'un à l'autre bout du parc et se précipite vers l'étranger en lui criant des reproches impossibles à décoder.

Elle veut renouveler son vœu d'amour et de loyauté éternelle, mais sa béquille a déguerpi. Marie peine à rester debout, elle tente de rattraper son époux, mais il marche trop vite, sa tête clopine et sort du champ de vision de la jeune femme.

— Non ! Restez !

Marie s'écroule, mais n'est pas refroidie par la surface glacée du trottoir, grâce à sa chaleur intérieure. Elle se met à pleurer doucement en contemplant son âme sœur qui s'échappe en boitant.



ROULEUSE DE R

Marlène Caron

Mamie a 83 ans. Elle est vieille, hein ?

Mamie aime le ketchup maison, les romans islandais et le vent doux du printemps.

Mamie a des cheveux blancs crève-yeux, surtout quand il fait soleil d'été, soleil de canicule sans précédent, soleil de rosé espagnol bu sur son balcon montréalais.

Ah oui, mamie roule ses R aussi.

Mamie a fait l'acquisition d'une moto dernièrement, une vieille Indian.

Mamie rêvait de partir sur les routes américaines, de rencontrer des personnes à l'esprit libre et de faire de l'acide avec eux.

Pis mamie a décidé de réaliser tout ça. Au moment où on se parle, elle est dans une petite ville du Colorado. Elle roule des gros battes avec ses nouveaux meilleurs amis de 24 ans, Jane et Paul, dans une forêt « belle belle belle et vieille comme le monde ». La forêt, c'est elle.

Mamie l'a pas eu facile. Entre un mari violent, un divorce essoufflant et trois enfants, elle n'a pas eu de temps pour elle. Juste du temps pour les autres. Ces autres qu'elle a beaucoup aimés, sincèrement.

Maintenant, elle réalise un vieux rêve caché loin dans un coin de sa tête, celui de partir. De rouler.

Elle est cool, mamie. J'suis fière d'elle, elle n'a pas de limites, elle est forte. Pis on va se le dire, une madame aux cheveux blancs vêtue de cuir, y'a rien de plus *badass*.

FAISONS

Victor Aymé Lesage

De la neige tombait lentement sur le sol de cette douce soirée tandis que de la cendre tombait à intervalles plus ou moins réguliers – dépendamment de mon rythme – à côté de mes bottes noires. Accoté sur ma voiture, je finissais d'attendre mon partenaire qui arrivait d'un pas pressé par ce temps.

– Alors, on fait vraiment ça.

– J'imagine, lui dis-je en inhalant un coup.

Je ne savais plus trop pourquoi on faisait ça, mais on le faisait. Je pense que c'était pour passer le temps, en quelque sorte, mais bon, cette ville ne manquait pas de divertissements, alors pourquoi faire ça au lieu d'aller parier son blé durement gagné, ou aller cracher un coup au musée local devant des figures d'un autre temps que des vieux cons n'osent pas oublier par peur de perdre leur culture ou de ressentir comme un sentiment de réciprocité.

– Tu l'as ? me dit mon partenaire.

À cela, je ne fis qu'acquiescer et le sortit du coffre de la voiture.

– T'es prêt ? me demanda-t-il en frémissant d'excitation comme si c'était sa première fois.

D'une certaine manière, quand on fait ça, comme pendant l'amour, dans un autre sens, c'est toujours un peu notre première fois. Chaque fois, tout peut arriver ; il y a toujours un peu de risque de se faire attraper, de finir sa vie en

thérapie de groupe, restreint dans une cage, accompagné par tous ces zouaves qui ne manqueront pas, par ennui, de vous raconter leur dernière première fois.

– Imagine, lui redis-je.

– T’imagines bien.

– J’imagine.

Tout était prêt. On était prêt. C’était prêt. Alors, nous nous exécutâmes. Mon acolyte préparait la chose, et moi, je me contentai de m’installer au volant de mon échappatoire et d’attendre qu’il ait fait ce pourquoi nous étions venus. Après plusieurs minutes d’attente que j’ai passées à regarder la neige fondre sur le capot de la caisse, bien trop absorbé par tous ces flocons qui, le temps d’une bouffée, reprenaient leur forme primitive avant de tomber dans l’oubli, j’entendis un cri et la porte droite de la banquette arrière qui s’ouvrit, ce qui me fit appuyer de toutes mes forces sur l’accélérateur. L’autre frétillait, criait, c’était fait ; nous allions enfin être satisfaits le temps d’une journée avant de recommencer la même chose, de la même manière ou différemment, peu importe. Je nous conduisis donc dans un parking désert. Mon partenaire partit sans dire au revoir, et moi, je restai là le temps de réaliser ce que nous avions fait. Je ne savais pas si ça allait faire grand-chose, mais nous l’avions réalisé. Je sortis alors pour prendre un peu d’air, accompagné par la cendre qui tombait toujours, contrairement à la neige.

LOL

Félix Rousseau-Giguère

je pensais que c'était une blague.
t'étais de retour dans le portrait.
encore.

c'était la troisième fois que vous reveniez ensemble.
les fois d'avant, t'avais tout alourdi par tes soupirs, tes
remarques désobligeantes et ton sourire de deux par
quatre.
tu l'avais détruit par tes commentaires assassins quand
vous étiez juste vous deux.

ça paraît que c'est pas toi qui le ramassait à la petite
cuillère après ça, chaque fois.
qui essayait de le raisonner, de lui faire comprendre que
personne mérite ça,
pas même lui.
toi, lui crier des noms et lui lancer des ultimatums, ça te
suffisait.
pour le moment.

t'étais clairement pas bien dans ta peau. ç'en était presque
ridicule. pour ça je t'en veux pas. dans ce temps-là, suffit
simplement de se retirer pis d'aller se guérir l'amour-
propre. toi à la place t'es venue lui détruire l'amour-
propre. merci, mais non merci.

c'est pour ça que j'y ai pas cru quand il m'a dit que vous
reveniez ensemble.
encore.
j'ai pas ri. j'ai crié. je l'ai jugé.

ma compréhension et mon empathie étaient parties jouer
à cache-cache je crois.

je pensais que c'était une blague quand il est revenu un
soir à la maison, en larmes.

t'étais allée plus loin, trop loin.

jamais deux sans trois qu'ils disent.

moi je dis qu'il faut pas les écouter.

sinon tu finis le cœur tout déchiré.

anyway si toute ça était une blague, je pense pas l'avoir
comprise. oups.

1 1/2

MARIANE DESROCHERS

Emma Létourneau

Tu ne t'appelles pas Mariane Desrochers
Et ta couleur préférée est le sauge
Et tu sens le Bath and Body Works
Et tu étudies en sexologie
Et tu dis toujours non
Et tu parles tout le temps anglais
Botte ur inglish sounds like diss
Et ton animal totem est la sangsue
Et ton plat préféré se mange froid
Et ta saison favorite est l'automne
Mais tu détestes la pluie
Et tu es bélier
Ascendant gémeau
Avec une lune en scorpion
Et ton manifesting ne marche pas
Parce que les astres se foutent de toi
Et tu parles encore de ton ex
Et ton ex t'a laissée y'a deux ans
Et ton existential crisis est histrionique
Et tes TikToks sont pathétiques
And gorgeous gorgeous girls should know when to shut up
Et tu étais chaude en secondaire trois
Mais tu as crissement mal vieilli
Et tu mansplain plus que mon père
Et mon père est sociologue
Et tu t'intéresses à ma vie
Pour pouvoir mieux parler de la tienne
Et la franchise ne justifie pas l'insolence
Et tes regards me donnent le ick
Et tes discours me font ARGH

Et tu brûles comme l'acide gastrique
Esti que t'as du culot d'me regarder comme ça
Tu n'es pas franche, tu es effrontée
Tu ne fais pas pitié, tu es détestable
Et misérablement seule
Et petite
Mais tu ne le sais pas
Et je crache ces quelques vers
Dans ton strawberry daiquiri
Juste à temps, je l'espère
Pour que tu t'étouffes dans ton vomi.

FJÄLLBERGET OU CHRONIQUE DU VIDE

Émilie Séguin Lemieux

J'essaie d'écrire un texte sur l'humour. Je ne trouve pas. J'ai mal au dos, assise sur ma vieille chaise IKEA. On dirait qu'elle a le nom d'une malédiction : « malaudotus » ou « imankunevisus ». Je désespère. Je dérive inopinément vers mon téléphone. Téléphone! C'est ça, je vais demander à mes amis de m'aider à trouver une blague... ils me répondent d'aller me regarder dans un miroir. Je les envoie chier. C'est ça, prendre le problème à revers, à contrepied, et demander de l'aide à la personne à l'humour le plus bas, à l'antithèse de la comédie, à l'antipode du calembour. Je vais voir mon père.

Il baisse son regard vers moi après ma demande, et il me répond d'aller me regarder dans un miroir. Je le fixe, il me fixe, je le fixe, il me fixe, je plisse les yeux, il me dit d'aller fixer le capharnaüm dans ma chambre. Après être montée dans ladite chambre, j'observe les papiers et les livres éparpillés. Je n'arriverai à rien, je vais dehors.

Le froid me cryogénise les entrailles, mes lunettes sont automatiquement couvertes d'un épais givre qui aurait donné des palpitations à Émile Nelligan. Je les essuie avec mon foulard, mais de microscopiques filaments viennent s'incruster, et mes fonds de bouteille sont juste plus sales qu'ils ne l'étaient auparavant. Vraiment? Je maudis tous ceux qui ont une bonne vision. J'énumère toutes les choses qui sont drôles dans ma tête : les bruits de pets, les personnes qui se plantent, les jeux de mots nuls, les blagues racistes. Finalement, j'énumère juste les choses qui ne sont pas drôles. Je me dis que c'est vraiment

compliqué de faire rire, et je pense aux fous du roi, durant le Moyen Âge, qui devaient absolument être hilarants, sans quoi ils perdaient la tête.

Finalement, ce n'est pas si pire. Après avoir désespérément marché, je retourne chez moi et mon père me dit : « Tu n'as toujours pas rangé ta chambre. » Je me dis que je n'ai toujours pas rangé ma tête. Au moins, je ne l'ai pas perdue, je peux encore l'ordonner. Je me rassois sur ma chaise IKEA avec un nom toujours aussi imprononçable qu'au début, je déplace les lettres dans ma tête comme au Scrabble, comme les gens qui ont nommé les objets d'une multinationale¹. J'ai soudainement envie de boulettes. En ravalant ma faim, je me mets à écrire, je pense que j'ai trouvé mon texte.

¹ Je ne réécrirai pas le nom de la compagnie sans être payée.



DÉBOULADE

Marilou Bessette

on s'enfuit dans la neige
qui nous efface lentement

le sentier se désintègre
les arbres s'arquent sur nous

le soleil accélère
la nuit nous pourchasse

on est perdues dans le bois
où règne la poudreuse

grand-maman nous a dit
de suivre les drapeaux rouges
accrochés aux épinettes

mais eux aussi
un peu comme nous
disparaissent sans cesse

le vent souffle aigu
s'harmonise avec les coyotes
qui chantent avec la lune

on court et on pleure
mais on ne meurt pas

toutes ensevelies

les plus libres du monde

LA VIERGE PUTAIN

Maryka B.Proulx

Elle tranche la jugulaire de l'homme avec la lame de son patin et regarde le pitoyable corps s'écrouler sur la glace inégale. Un dernier baiser entre les replis de son cou ensanglanté pour des lèvres divinement remaquillées, c'est ce que j'aurais préféré voir. Et voilà qu'à la place, elle saute dans les bras de son amant et valse au rythme d'une musique imaginaire qu'on surnomme passion. Je suis jalouse. Pourquoi une femme heureuse semble-t-elle toujours soumise ?

Jamais un homme ne m'a accueillie ainsi. D'une main porteuse de honte, s'il arrivait qu'un d'entre eux me touche, c'était plutôt pour baisser mes pantalons, m'humilier, moi et mon pubis exposé à la vue des dernières personnes devant lesquelles j'aurais pu vouloir me montrer nue à sept ans. Si seulement j'avais pu les suivre dans leur chambre pour prouver qu'en se crossant ce soir-là ils repensaient à mes membres imberbes et inactifs.

Pardonnez-moi de ne plus être à votre goût. Seule l'adoption d'attributs hideux nous permet de survivre. Je revois le surplus de graisse de ma mère obstruant chaque millimètre d'espace que contenait notre baignoire. Je regarde mon ventre et je souhaiterais arracher chaque bourrelet. Surtout mes seins.

L'affection de ces brutes n'avait donc rien de comparable au couple face à moi envoûté par la virginité que chacun allait bientôt s'offrir. D'un désir insoutenable, ils s'échangent une dernière fois leur langue dressée

l'une dans la bouche de l'autre et se retirent, me laissant dépourvue de sujets avec qui me comparer.

C'est une femme ou une pipe que vous voulez ? J'ai un corps qui n'est bon que pour la baise sale ; mieux vaut vous sucer.

À genoux les lèvres rivées sur le pont de votre intimité, je n'ai pas à vous regarder. Je n'ai pas non plus à saisir les traits de votre figure et à risquer d'apprécier trop facilement ce que je vois. Apprenez-moi à vous satisfaire et je chevaucherai avec plénitude votre sexe en érection jusqu'à ce qu'il capitule au plus profond de mes entrailles.

Tout comme celle qui m'a portée, devant n'importe quel pénis, je n'existe plus.



LE MONSTRE (MÊME PAS BESOIN D'ALLER À LA RONDE) Michèle Des Rosiers

Ça fait deux ans qu'on est en pandémie. Je me souviens jamais quel jour on est, ni quel mois, pis j'me pense encore en 2020. Vendredi passé, ma voisine a sorti son bac de compost, qui se fait habituellement ramasser les mardis, pis c'a fucké mes deadlines pour la semaine. J'suis tellement perdue dans l'temps, faut me pardonner, ça m'en prend vraiment pas gros. Demain je vais aller m'acheter un agenda.

Faque on rajoute deux ans de plus à mon célibat. Si c'était un programme d'études, j'approcherais du doctorat, pis vu que j'suis une femme dans la trentaine pas d'chum pas d'enfant, mon titre serait quelque chose comme Docteure Crazy Cat Lady. Ben franchement, j'ai aucune honte d'être récipiendaire de ce diplôme, je deale plutôt bien à vivre seule avec mon chat. No joke, c'était même mon rêve quand j'étais petite, mais on s'entend que passer deux ans enfermée avec un animal, c'est comme le meilleur pis le pire moment de ma vie. Pis y'a quelque chose que j'ai remarqué pendant les premiers confinements : y'a-tu juste moi qui possède maintenant un cycle menstruel de type montagne russe extrême où les descentes sont aussi deep que la fosse des Mariannes pis les remontées comme une palpitante *ride* dans une catapulte ? Quand mon syndrome prémenstruel commence, j'aurais envie de sauter à la gorge de tout le monde qui a le malheur de croiser mon chemin pour ensuite aller me pitcher devant un train. Le pire, c'est mes périodes d'ovulation. J'ai jamais vraiment voulu d'enfant, pis ostie, tout ce que mon corps réclame pendant que mes ovaires flippent, c'est la reproduction.

Je deviens un monstre assoiffé de gros french pis de sexe sale. J'ai terriblement besoin de contact humain, de peau contre la mienne, d'une décharge de dopamine qui vient d'ailleurs que de mon vibreur. Faque une fois par mois, je vire saoule sur mes hormones, j'ouvre Tinder, je like pis je texte des gars qui normalement me laisseraient complètement indifférente. Quand mon buzz est terminé, je me réveille comme si j'avais passé quatre jours en black-out. J'ai tu vraiment fait ça, ou je l'ai juste pensé ? Ou je l'ai rêvé, peut-être ? Je sais pu. Je réalise à quel point ces dudes-là sont un peu plates, vraiment pas drôles pis pas si cutes que ça, pis je les ghoste.

C'est fucked up en tabarnak, l'estrogène.



LES MARCOUX

Olivier Lizotte

Voici les Marcoux : Réjeanne la farceuse, Pierrot le fanboy, Stéphanie l'intellectuelle, Simon l'émotif et Valérie la malfaisante. La matriarche donnait quatre-vingt-cinq sous pour la tonte de la pelouse, grande comme la Californie. Une fois, elle a tartiné le visage de tout le monde avec de la confiture de framboises pendant leur sommeil pour rire un peu.

Quelquefois, elle déclarait l'état d'urgence, ce qui était en fait une journée thématique sous le soleil sans aucune possibilité de rentrer à l'intérieur. Lors de ces journées, les amis des enfants venaient et apportaient des jeux de société comme Trouble ou Rummy. Les parents leur faisaient faire toutes les tâches domestiques, puisque ça sert aussi à ça, des enfants. Mais les joueuses et joueurs compétitifs généraient un tel vacarme que des cadets étaient appelés en renfort chaque fois. On les regardait arriver puis on se mettait à leur lancer des insultes et de la nourriture. Et puis, Valérie se faufilait derrière eux pour baisser leur pantalon devant tout le monde.

Pierrot adorait sa voiture. Âgé de 61 ans, il s'habillait comme un bum et écoutait du One Direction toute la journée en faisant du drift sur le terrain de la maison avec une Coors Light entre les jambes.

Stéphanie avait hérité du talent de sa mère pour exagérer. Par exemple, elle disait qu'elle en était à son quatorzième coup de soleil en deux jours et le montrait à tous ceux à qui elle parlait en gesticulant comme une bernache.

Réjeanne nous regardait tous avec un air amusé en lançant des malaises à la volée :

– Simon, que fais-tu à regarder *L'amour est dans le pré* ?

– Je braille.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il y a un taureau comme candidat.

Valérie, la petite dernière, avait un caractère démoniaque. Elle cachait la télécommande, faisait des jambettes à sa sœur et à son frère lorsqu'ils parlaient au téléphone en marchant et, pire encore, pissait dans la pinte de lait. Et lorsqu'on la punissait, elle se mettait à réciter du latin. On appelait alors le prêtre pour l'exorciser encore une fois.

En gros, les Marcoux, c'était ça.



HUMOUR D'HIVER

Catherine Leblanc

C'était un mois de février, j'attendais que ta mère vienne me
chercher.

Dans sa petite coccinelle, je rougissais à l'idée de croiser son
regard.

Peut-être qu'elle savait déjà...

Ta mère me connaissait bien, même si je ne la connaissais pas.

Dans ta chambre aux murs colorés de secrets,

On mangeait des croissants Pillsbury en écoutant Louane

Et je peinais à te suivre quand tu me parlais des fourmis :

Je ne percevais que le langage de tes yeux pétillants.

Dehors sur ton balcon à la peinture pelée,

Les nuages nous regardaient,

Les corneilles écoutaient nos rires,

Les fleurs humaient le parfum de nos chocolats chauds

Emmitouflées sous leur couverture de sable blanc,

Le vent retenait son souffle et nous étions seules au monde :

Les meilleures des amies.

Ç'a toujours été toi.

Mon premier humour,

Mon humour d'hiver,

Celle qui m'a révélé cette comédie.

Aujourd'hui je repense encore

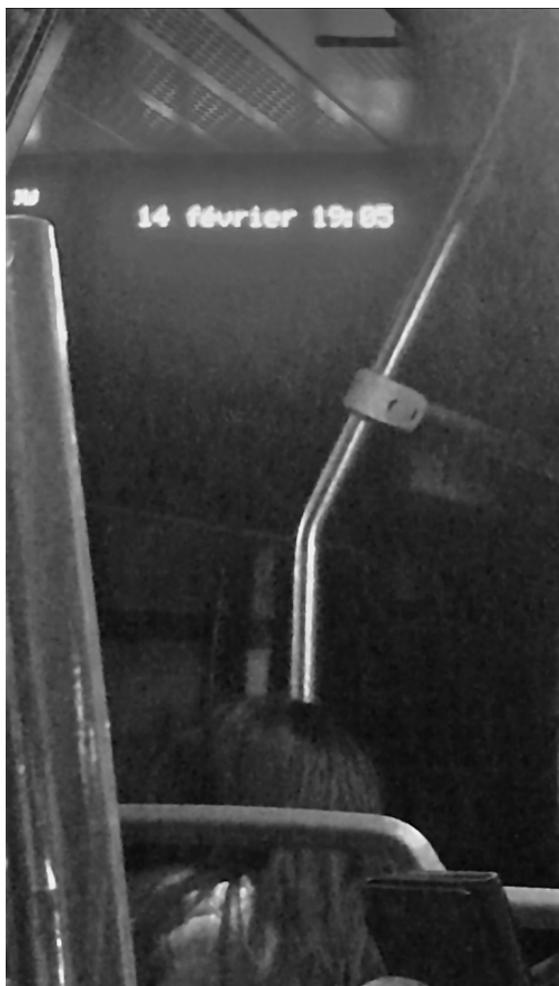
À tes cheveux d'automne,

À tes joues à la fraise,

À ton parfum de chez-moi,

Au plus beau mois de février de ma vie.

Au mot « amie ».



5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...]
C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu.
Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.

- Antonin Artaud



le bruit des choses heurtées